

but, je fis une chose hardie mais qu'auto-risais l'intimité qui régnait entre nous et les amis qui, ce jour-là, devaient être nos hôtes : je leur envoyai une excuse pour mon mari, comme pour moi, me réservant de trouver ensuite un moyen de désarmer mon mécontentement, s'il y avait lieu.

Tous ces arrangements terminés, je commençais à m'étonner d'être encore seule, lorsqu'on me remit une lettre dont la vue suffit pour me distraire pendant quelques instants de toute autre pensée. Cette lettre était de Livia, et je l'attendais avec impatience. Depuis notre séparation nous nous écrivions avec exactitude, et j'étais inquiète d'un silence d'une longueur inaccoutumée. J'ouvris donc sa lettre à la hâte ; elle était datée, non de Messine, mais de Naples, et j'en lus toute la première page sans y trouver l'explication de ce fait : elle ne me parlait que des miennes, enfin j'en vins à ce qui suit :

« Je t'ai dit dans ma dernière lettre que j'avais enfin obtenu le consentement de mon père, mais il avait mis une condition, c'était celle de choisir lui-même le monastère dans lequel j'entrerais en le quittant. Que m'importait?... à cet égard, j'étais et je suis totalement indifférente. Dans tous, je prononcerais les mêmes vœux, dans tous, j'irai à Dieu par le même chemin, dans tous, je serai unie à lui seule, et séparée du monde, cela me suffit. Mais le couvent que mon père a choisi n'est aucun de ceux de Sicile. C'est une maison connue et vénéral de tous à Naples. J'y serai admise le 2 septembre. En attendant je suis arrivée à Naples sous l'escorte d'Otavia, et j'habite la maison de notre tante donna Clelia qui s'y est établie avec ses filles pour tout l'hiver. Voilà donc qui est décidé, Gina. Tout est clair devant moi. Je vois distinctement et ma vie et ma mort, et mes joies et mes peines, et mes fatigues et mes devoirs. J'en ai fini avec tout ce qui se nomme le bonheur de ce monde ; mais j'en ai fini aussi avec ses malheurs, ses souffrances, ses peines confuses et variées, ses incertitudes infinies, ses poignantes amertumes. Aussi je ne puis prononcer ce mot « sacrifices », et il me blesse quand je l'entends ; car je rougis du peu que je quitte, en songeant à l'immensité que j'embrasse ! Oui, je rougis en songeant que ce furent la souffrance et l'humiliation qui d'abord me firent lever les yeux vers Celui qui seul il faut aimer et que seul aujourd'hui je sens que je puis aimer. Si je n'étais pas tout à fait sûre de cela, jamais je n'aurais eu la hardiesse de prétendre à l'union qui m'attend ; la seule, ici-bas, où l'époux soit aussi grand que le cœur qui se donne à lui !... »

« Mais revenons-en encore à toi, ma Gina, Es-tu heureuse comme je le veux et comme il le faut ? Ta dernière lettre était triste, et plus je me sens calme et rassurée sur mon propre sort, plus je songe à toi. Quoi qu'il arrive, n'oublie pas que nous allons au même but. Ta route est plus longue et plus difficile que la mienne. Mais, au bout du compte, il s'agit pour nous deux d'en arriver à aimer Dieu uniquement, et en Lui, et pour Lui, tous ceux que nous aimons. Oui, même ceux que nous préférons ici-bas à toutes les autres créatures. Je ne te tiens pas à un langage de religieuse, je te tiens celui de la vérité et du simple bon sens. Si cette lettre te parvient au retour d'une fête, à l'heure où tu ne saurais la comprendre, tu la mettras de côté. Mais si tu la lis dans un de ces moments de repos où tu as le loisir de t'entendre toi-même, tu sauras bien aussi entendre ta Livia, lorsqu'elle te parle ainsi : en tout cas, de près ou de loin, nous sommes ensemble, ma sœur. Les grilles du couvent ne me sépareront pas de toi : la mort elle-même n'en viendrait pas à bout. Une seule chose, une seule, dans tout l'univers visible ou invisible, pourrait élever entre nous une barrière, et nous séparer véritablement ; et, plutôt que de voir cette barrière-là s'élever, je te l'ai déjà dit, sœur bien-aimée, j'aimerais mieux te voir morte. Gina ! je t'aime aussi tendrement qu'on peut aimer, je prierais pour toi le 2 septembre (ce sera un dimanche), et probablement lorsque tu liras cette lettre, j'aurai déjà quitté le monde. Mais toi, ma sœur je ne t'aurai pas quittée, je serai plus près de toi que lorsque la distance seule nous séparait. D'ailleurs, me voici à Naples, où tu reviendras bientôt, et tu verras que les grilles ne te cacheront ni mon visage, ni ma pensée, ni mon cœur, ni mon âme.... Gina !....., je voudrais bien te répéter encore qu'il n'existe qu'un seul bonheur, et qu'un seul amour. Je voudrais te supplier de n'en désirer passionnément aucun autre. Mais non, tu ne me comprendras pas, tu ne me croiras pas encore »

Le jour, la date, l'heure, le moment, tout secondait l'effet de cette lettre. L'acte que ma sœur avait accompli ce jour-là

même, la rapprochait, disait-elle, de moi. De mon côté, pendant cette journée entièrement soustraite à la frivole dissipation de ma vie, une bouffée de l'air qu'elle respirait n'était-elle pas venue jusqu'à moi?... Le bonheur, a-t-on dit, est chrétien ; le plaisir ne l'est pas. N'avais-je pas profondément compris ce jour même, le sens de cette parole ? N'avais-je pas ressenti un bonheur aussi étranger que possible au plaisir, au plaisir tel que je l'avais goûté dans le monde ? Et dans ce moment même, n'étais-je pas possédée du désir de réaliser l'un aux dépens de l'autre, et de parvenir à faire envisager la vie sous un aspect différent à celui qui ne devait jamais être séparé de moi ? Livia, n'étions-nous pas bien d'accord en ce jour ? n'avais-tu pas eu tort de penser que je ne te comprendrais pas encore ? Que pourrais-tu me demander de plus ?... Ah ! si tu savais de quelle nature est le bonheur que je rêve en ce moment, tu ne voudrais pas m'y faire renoncer ; et celui-là, du moins, je pense que tu me permettrais de le désirer passionnément ?

Après avoir lu et relu plusieurs fois cette lettre, et être demeurée longtemps absorbée tantôt par son contenu, tantôt par les divers incidents de la journée, qui tour à tour se retraçaient à mon esprit, le jour commençant à baisser, je tombai peu à peu dans un de ces sommeils courts mais profonds qui sont le plus souvent troublés par des rêves confus. Je revis ainsi la plupart de ceux qui, pendant cette journée, avaient successivement occupé ma pensée. Livia d'abord, couverte d'un long voile blanc, et près d'elle le gracieux et riant visage de Diane ; puis je me retrouvais à l'hôtel de Kergy, où j'entendais Gilbert prononcer quelques-unes des paroles de son discours ; mais au moment où j'appelais Lorenzo pour venir l'écouter aussi, ce n'était plus Gilbert, c'était Lorenzo lui-même qui, du haut de l'estrade, répétait ces mêmes paroles d'un air moqueur et en me regardant à son tour avec cette expression pénétrante qu'avait parfois son regard. Puis tout changeait, et je me trouvais, à une lueur incertaine, en rase campagne, à l'embranchement de deux routes, et tandis que j'hésitais sur celle qu'il fallait prendre, je vis près de moi Gilbert. Il me dit qu'il savait le chemin et s'offrit pour me conduire ; mais je repoussai son bras et je fis un violent effort pour rejoindre Lorenzo, que j'apercevais fort loin sur l'autre route. Alors il me sembla que Livia se retrouvait près de moi et me donnait la main pour m'aider à courir. Enfin je revis Lorenzo à deux pas devant moi, vêtu pauvrement, et me regardant avec cette expression que j'aimais tant, je m'élançais vers lui, lorsque je me réveillai haletante, avec le pénible sentiment de malaise que produit ce genre de sommeil, suivi de ce genre de réveil.

Mon cœur battait. Je pouvais avec peine d'abord retrouver les impressions qui avaient précédé cet assoupissement. Je me remis bientôt, et je me rendis compte de l'obscurité complète qui m'environnait. Je me hâtai de sonner, et au moment où, lorsqu'on m'eût apporté de la lumière, je regardais la pendule avec une surprise qui devenait de l'inquiétude, j'entendis retentir la cloche qui m'annonçait enfin le retour de Lorenzo. En effet, la porte de l'antichambre s'ouvrit, et je m'élançai pour ouvrir moi-même celle du salon. Mais je m'arrêtai tout court. Ce n'était pas Lorenzo : c'était Landolfo Landini, et il était seul..... Je reculai devant lui d'un air effrayé, sans oser lui faire de question. Mais il ferma la porte derrière lui en souriant, et me prenant la main :

— Rassurez-vous, chère cousine, de grâce ! Il n'est rien arrivé à Lorenzo d'extraordinaire ; rien du moins que vous ne soyez préparée à entendre après ce qui s'est passé hier au soir. Seulement, je vous l'avais dit, vous auriez mieux fait de venir.

Je respirai..... Je ne sais quelle autre épouvante m'avait saisie. Je lui dis alors avec assez de tranquillité :

— Cela veut dire qu'il a joué, ou du moins parié à ces courses, et qu'il a perdu ?

— Effroyablement !... oui, ma cousine.... Voilà ce que je ne devais pas vous dire, mais c'est que je ne vois aucune raison pour vous le taire : car, puisque j'ai cette occasion de vous parler seul, j'en veux profiter pour vous donner encore un conseil, et plus sérieux que tous les autres. Usez sans retard de tout l'empire qui vous reste encore pour le décider à quitter Paris : une fatalité est attachée à ce lieu pour lui. Il a été sage ailleurs, il le redeviendra encore ; mais il faut absolument couper la fièvre dont il est repris... Diable ! continua-t-il, c'est que, voyez-vous, trois ou quatre accès comme celui-ci pourraient avoir des suites qui étonneraient votre courage, ma belle duchesse, et vous con-

* *Quello che mai dà me, non fa diviso.* (Dante, Inf. V.)

duiraient, ainsi que lui, à des extrémités que vous n'êtes pas faite pour connaître. C'est ce qui me touche surtout, permettez-moi de vous le dire, car, sans vous faire l'ombre d'une déclaration, je vous trouve tellement belle, bonne et adorable, que la seule idée que peut-être un jour....

— Au fait ! Lando, s'il vous plaît ! lui dis-je d'un air impatient. Où est Lorenzo ?... pourquoi n'est-il pas revenu, et pourquoi venez-vous me dire ce qu'il aurait fort bien pu m'apprendre lui-même ?

— Vous apprendre lui-même !... il s'en garderait bien ! Et je vous ai déjà dit qu'en ce moment je trahis sa confiance ; mais c'est pour son bien et pour le vôtre. Il vaut donc mieux que vous sachiez que la somme perdue aujourd'hui dépasse de beaucoup tout ce dont il peut disposer ici, et qu'au lieu de faire les arrangements nécessaires pour acquitter sans délai la dette contractée, il lui a fallu écrire sur le champ à son homme d'affaires, à Naples, ou en Sicile. A cet effet (et non pour une affaire sans importance, comme j'étais chargé de vous le dire), il est allé tout droit au Club, et m'a envoyé pour vous prier d'aller diner sans lui et de vous charger de ses excuses pour vos amis. Il vous rejoindra dans la soirée.

Je crus entrevoir en ce moment que tout s'arrangeait selon mes désirs, facilement et comme de soi-même.

— Il se trouve fort à propos, lui dis-je avec empressement, que je leur avais déjà envoyé mes excuses avec les siennes. Ainsi, Lando, retournez au Club, je vous en prie... ou plutôt je vais écrire moi-même à Lorenzo qu'il peut achever tranquillement ses affaires, et revenir ensuite quand il voudra dîner ici avec moi. Je l'attendrai autant qu'il faudra

Je prenais à la hâte la plume pour écrire ce billet, lorsque Lando m'arrêta :

— Oh ! quant à cela, ma cousine, ce serait peine perdue ; car, voyant l'heure s'avancer et l'impossibilité pour lui d'être de retour à temps pour vous accompagner, il a accepté l'invitation à dîner d'une personne de sa connaissance (et de la vôtre, je crois), qu'il a rencontrée aujourd'hui aux courses.

— Une personne de sa connaissance !... répétais-je, tandis que, sans savoir pourquoi, une angoisse me saisit le cœur, si vive, que je me sentis pâlir.

Landolfo s'en aperçut.

— Rassurez-vous, me dit-il en souriant ; ce n'est point madame de B... bien qu'elle fût aussi aux courses et qu'elle y ait fait d'infructueux efforts pour distraire Lorenzo de ce qui se passait sur le terrain. En vérité, à votre place, poursuivait-il avec sa légèreté accoutumée, je regretterais qu'elle n'y soit pas parvenue ; cela vaudrait bien mieux que... Voyons..... ne foncez pas le sourcil ; je plaisante. Sérieusement, Lorenzo ne dîne pas aujourd'hui chez elle, mais chez une Milanaise qui vient d'arriver, et que vous connaissez sans doute : c'est la marquise de Villanera, donna Faustina Reali.

Faustina Reali !... Ce nom me sembla la réalisation de l'étrange pressentiment que je venais d'avoir, et je fus tentée de m'écrier comme Hamlet : « O mon âme prophétique, tu ne m'as pas trompée ! »

Je me maîtrisai pourtant par un impérieux effort, et Lando me quitta bientôt, en me renouvelant ses premières injonctions, et persuadé que, quant au reste, il m'avait pleinement rassurée. Lorsqu'il fut à la porte, je lui tendis la main en souriant. Il sortit. Mais dès que je me retrouvai seule, je couvris mon visage de mes mains, je fondis en larmes en me criant : « O mes rêves ! mes beaux rêves ! mes beaux rêves ! qu'êtes-vous devenus ! »

XVIII

Faustina Reali ! C'était là le nom, jamais oublié, que j'avais lu à Naples, sur la carte

que Lorenzo avait si violemment arrachée de mes mains. Ce nom n'était tombé sous mes yeux que cette seule fois dans ma vie, et jamais je ne l'avais entendu prononcer. Je me souvenais trop bien, cependant, de l'expression des traits de mon mari lorsqu'il l'avait reconnu, et du mouvement avec lequel il avait déchiré la carte sur laquelle il était inscrit ! Une seule fois après ce jour, j'avais tenté de ramener la conversation sur cette circonstance ; mais je m'étais arrêtée tout court, effrayée de la manière dont il m'avait imposé silence, et il était demeuré attaché pour moi à ce nom une impression à la fois de mystère et de danger.

Cependant, lorsque j'eus repris quelque sang-froid, je reconnus qu'en réalité je ne savais rien, absolument rien, qui pût motiver la violente secousse que je venais d'éprouver. Toute cette émotion avait donc en ce moment une cause imaginaire, et pouvait tenir uniquement au rappel soudain de mes pensées, perdues tout à l'heure dans des espaces un peu trop exacts, à une réalité pénible et inquiétante en même temps que terre à terre.

En effet j'avais cru que j'allais transformer comme par un coup de baguette, les habitudes, les intérêts, les occupations, la vie tout entière de mon mari, et je revenais pour apprendre qu'il avait perdu aux courses une somme folle. J'avais préparé d'avance une soirée où, seule avec lui pour quelques heures, loin des bruits du monde, il entendrait le récit fidèle de mes récentes impressions, au si bien que l'expression des vœux, des ardents désirs, des projets dont il était lui-même l'objet. Je voulais exciter en lui le plus noble orgueil, et faire appel dans son cœur à mille sentiments endormis, mais non éteints, et je m'étais attendue, je crois, à les voir sur l'heure se réveiller à ma voix ! Au lieu de cela, j'étais seule, et il était chez une autre, et chez quelle autre ! Qui était elle donc enfin, cette Faustina, dont le nom réapparaissait ainsi tout d'un coup dans ma vie, et qui, à l'heure même où j'aspirais à exercer sur lui une influence si haute et si pure, venait comme un mauvais génie se jeter entre nous ?

MME. AUGUSTUS CRAVEN.
(A continuer.)

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA }
PROVINCE DE QUEBEC } DANS LA
District et Cité de } COUR SUPREMEURE.
Montréal. }
DANS L'AFFAIRE DE GEORGES E. DESBARATS, FAILLI.
MARDI, le sixième jour d'Avril prochain, le soussigné demandera à la dite cour une décharge en vertu du dit acte.
Montréal, 27 février 1875.
6-12-5-90 GEORGES E. DESBARATS.

UN ENTRE MILLE!

CONSOMPTION GUERIE.— Alors que la mort du pauvre CONSOMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de *Cornelia Indica*. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consomption—Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, Expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Pommons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire—qu'elle ne détruise radicalement. Adressez : CRADDOCK & CO., 1032, Race St., Philadelphie, donnant le nom de ce journal.—6-11-13-93

O. FRECHETTE,

LIBRAIRE-EDITEUR,
CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUEBEC.

On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piété en général. Fantaisies pour étagères, statuettes d'un fini irréprochable, Gravures fines, Chromes Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureau, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'or et d'ivoire, etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 5-49-52-4

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.
CAPITAL SOUSCRIT. - - \$5,000,000.00

Comptant plus de 2000 Actionnaires.
Les Fonds destinés au paiement des Réclamations s'élèvent à près d'un Million de Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées d'une manière équitable et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS :— J. F. SINCENNES, Président. JOHN OSTELL, Vice-Président.

ANDREW WILSON, M. C. MULLARKY, J. R. THIBAudeau, L. A. FOYER, M. P., W. F. KAY, HORACE AYLWIN, ANDREW ROBERTSON.

Gérant Général, ALFRED PERRY. Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON.
Gérant du Département de la Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS :—BANQUE DE MONTREAL BANQUE DU PEUPLE.